Catherine Vincent, *Fiat Lux. Lumière et luminaires dans la vie religieuse du XIII^e au XV^e siècle*

Bernard Merdrignac

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1159>

DOI : 10.4000/abpo.1159

ISBN : 978-2-7535-1497-3

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 mars 2005

Pagination : 176-179

ISBN : 978-2-7535-0125-6

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Bernard Merdrignac, « Catherine Vincent, *Fiat Lux. Lumière et luminaires dans la vie religieuse du XIII^e au XV^e siècle* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 112-1 | 2005, mis en ligne le 20 mars 2007, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1159> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.1159>

Pour compléter l'ouvrage, Alain Duval, Hélène Guicharnaud et Sandrine Pagès-Camagna du « Centre de recherche et de restauration des musées de France » ont réalisé une étude scientifique des enluminures et des encres, par examens visuels (à l'œil nu et à la loupe binoculaire) puis analyse élémentaire (par rayons X induits par protons – PIXE) et analyse structurale (par microspectrométrie Raman). Le minium (pour les lettrines orangées), le rouge-vermillon, le vert-de-gris et le lapis-lazuli (plus rare, parce que très onéreux) sont souvent juxtaposés deux par deux mais pratiquement jamais superposés afin d'obtenir une ornementation plus complexe. N'y a-t-il pas là une trace d'archaïsme, demandait H. Guillotel en présentant le manuscrit dans le premier volume ? Il déduisait de la décoration des lettrines une confirmation de l'influence du *scriptorium* du Mont-Saint-Michel sur celui de Redon.

Signalons pour clore ce compte rendu que l'Association des Amis des Archives Historiques du Diocèse de Rennes, Dol et Saint-Malo, qui fait décidément montre d'un dynamisme incoercible, annonce pour ce premier semestre 2005, l'édition d'un CD Rom reprenant l'intégralité des fac-similés et des textes des deux volumes du *Cartulaire*. Nul doute que ce nouvel outil de travail – doté bien entendu de liens destinés à faciliter les recherches – rendra bien des services dans la perspective d'une étape à venir du chantier, évoquée ici par G. Provost, comme l'avait déjà fait en 1998 Jacques Charpy, son prédécesseur à la présidence de l'Association. Une édition renouvelée du cartulaire, avec traduction des textes latins et discussion critique du contenu de chaque acte, s'impose à présent. Mais c'est une entreprise de longue haleine qui, dans les conditions actuelles, impliquerait un travail d'équipe et une approche pluridisciplinaire.

Bernard MERDRIGNAC

VINCENT, Catherine, *Fiat Lux. Lumière et luminaires dans la vie religieuse du XIII^e au XV^e siècle*, Paris, Cerf, 2004.

Fiat Lux, dit Dieu, « ...et la lumière fut ! », selon la Genèse (1, 3). Tout autant que le récit biblique de la Création, l'expression latine évoquera peut-être aujourd'hui pour certains lecteurs l'enseigne de l'agence de Nestor Burma. Le détective privé imaginé par Léo Mallet connaît en effet un regain de célébrité grâce à une série télévisée à succès. Ce rapprochement malicieux n'est peut-être pas aussi incongru qu'il pourrait le paraître de prime abord. Il donne un relief inattendu, mais somme toute assez éclairant, au titre de la minutieuse enquête d'anthropologie historique conduite par Catherine Vincent. L'ouvrage est issu de la thèse d'habilitation consacrée par celle-ci aux pratiques religieuses associées aux luminaires durant les derniers siècles du Moyen Âge. Jusque très récemment, un tel sujet ne retenait guère l'intérêt des historiens. Au mieux, de rares études accordaient, avec une ironie condescendante, quelques digressions amusées aux « querelles de bout de chandelles » rencontrées au hasard des sources. La relation entre les spéculations théologiques et mystiques à partir des métaphores lumineuses de l'Écriture Sainte et les humbles pratiques du clergé et des simples fidèles n'avait en effet jamais retenu systématiquement l'attention des historiens. Dans ces conditions, la moindre des gageures n'était pas, pour l'auteur de tracer sa route à travers une documentation abondante, mais disparate et dispersée. Collections canoniques, traités liturgiques (tel le fameux *Pontifical* de Guillaume Durand, † 1296), coutumiers monastiques de Cluny ou de Cîteaux,

procès-verbaux de visites pastorales abondent en références aux luminaires. À défaut d'un dépouillement global des sources de la pratique, des enquêtes quantitatives ont été menées dans les archives des cathédrales de Paris et de Rouen ainsi que la collégiale Saint-Quiriace de Provins. Quelques coups de sonde dans les Chroniques et les Vies de saints, (notamment dans les Miracles de l'évêque d'Angers Jean Michel étudiés par ailleurs par J.-M. Matz) viennent compléter cette approche. À la croisée d'une pratique et d'un enseignement, la mise en œuvre des motifs lumineux (V 222.1 *Marvellous light accompanying saint* et ses multiples variantes) dans la littérature hagiographique constituerait à elle seule un vaste champ d'enquête que l'auteur se contente ici d'ouvrir. L'évocation préliminaire (d'après le classique recueil de *Textes et documents* de P. Riché et G. Tate) de la lumière merveilleuse qui illustre la mort de saint Patrice incite à remonter à la source... La *Vita IIIa* de ce saint (c'est-à-dire la version la plus largement diffusée au Moyen Âge) décline explicitement les riches connotations de ce motif hagiographique. À l'endroit où était décédé le saint, « il n'y eut plus de ténèbres jusqu'à la fin de l'année sinon un peu d'obscurité, comme durant la nuit éclatante du milieu de l'été ». Cela montre que « Patrice est parti vers une grande Lumière et que lorsque celui-ci vivait corporellement, il avait une grande lumière de grâce spirituelle ». C'est pourquoi « son cœur brûlait du feu incomparable de l'amour de Dieu ». Ainsi, alors que Patrice prêchait à un païen, ce païen lui dit : « Qu'est ce que c'est ? Qu'est ce que je vois ? Un feu qui descend de ta bouche dans la mienne ! » et Patrice répondit ; « Oui, je vois. Ces étincelles sont les paroles de notre Dieu que je te prêche. » De nombreuses Vies de saint mettent en œuvre un tel registre lumineux dont on trouverait l'une des clés dans ce livre de C. Vincent. À la suite de saint Jérôme, Isidore de Séville (repris par le décret de Gratien) rappelait que la lumière n'a pas seulement, dans le culte chrétien, une fonction pratique d'éclairage, mais qu'elle est « signe de joie » et symbole de la « Véritable lumière qui éclaire tout homme », c'est-à-dire le Verbe divin (Jn 1, 9).

À partir des aspects concrets et des conditions juridiques de l'usage des luminaires dans les pratiques religieuses, la première partie de l'ouvrage s'attache à préciser l'ensemble des opérations générées par l'utilisation des sources lumineuses « depuis la collecte des matières premières jusqu'aux patientes manipulations des sources lumineuses ». Le *ministerium lucernarium* (« service des lumières ») que Lothaire de Segni (le futur Innocent III) ou, à sa suite, le liturgiste Guillaume Durand associent aux acolytes-céroféraires s'étend en fait à tout un personnel d'artisans et de serviteurs des lieux de culte dévoué à la fourniture et à l'entretien des cierges et des lampes. Dans un contexte souvent marqué par la pénurie, cette économie des « bouts de chandelle » implique tout un jeu de dépenses et de profits que se disputent âprement fabriques, curés, évêques, chapitres et communautés religieuses. L'ambiguïté du terme « céroféraire » qui s'applique à la fois au support du luminaire et (depuis le ^{vi}e siècle) au clerc chargé de porter celui-ci reflète celle du statut de la lumière dans le culte. Même s'il est le plus élevé d'entre les ordres mineurs, l'acolytat demeure l'un d'entre eux. L'impact symbolique des signes lumineux et leur portée théologique parlent aux fidèles. Ils restent toutefois des « sacramentaux » (à l'instar de l'eau ou du pain bénits) et n'accèdent jamais à la dignité de sacrement.

Toutefois, expression de la participation des fidèles à la lumière divine, le « signe de la flamme ardente » à partir des ^x^e-^{xii}^e siècles joue un rôle de plus en plus notoire dans l'administration de divers sacrements. À ce propos, on peut se demander si l'adoption par les chandeliers et les ciriers de saint Ambroise comme l'un de leurs patrons tient simplement, comme l'indique au passage l'au-

teur (p. 117), à la légende hagiographique de l'essaïm qui aurait fait son miel dans sa bouche du futur saint encore au berceau. Ce patronage ne résulterait-il pas plutôt de l'attribution à saint Ambroise de l'*Exultet* de la liturgie pascalle ? Imbu de réminiscences virgiliennes, l'éloge des abeilles dont la cire fournit le cierge pascal est toutefois retranché de cette hymne au début du ^{xiii}^e siècle. L'affirmation du Christ-lumière, qui se trouve au cœur du temps pascal n'apparaît pas aussi clairement lors d'autres fêtes religieuses (Noël, Épiphanie, Pentecôte), susceptibles pourtant de se prêter à de tels développements. Par contre, la Chandeleur « pourrait bien avoir constitué un relais décisif de la liturgie pascalle » pour inculquer aux fidèles la perception de Dieu comme Lumière. C'est l'occasion pour les sermons et commentaires d'exposer la symbolique du cierge telle que la synthétise Jacques de Voragine, précisément dans la notice de la *Légende dorée* consacrée à la « Purification de la Bienheureuse Vierge Marie ». Selon une heureuse formule de l'auteur, cierges et chandelles « enluminent » les baptêmes, ordinations, mariages jusqu'aux derniers sacrements, soulignant ainsi la portée théophanique de la lumière. Le souvenir de la place du cierge pascal au cours du baptême des catéchumènes ne s'éteint pas avec la diffusion du pédobaptisme. La « torche à lever Dieu » accompagne l'élévation introduite à la messe au ^{xiii}^e siècle. Au même titre que la veilleuse eucharistique, la lanterne qui accompagne le saint sacrement porté aux malades est « *candor lucis aeternis* » d'après les statuts synodaux anglais. À l'inverse, l'extinction solennelle des cierges confère toute sa force à l'excommunication majeure. Le synodal de Lodève au ^{xiv}^e siècle, peut-être dû à Bernard Gui, met explicitement en relation l'« extinction des chandelles » et celle des « œuvres des excommuniés devant Dieu ». Il reste, bien entendu, à évaluer la fréquence d'un tel rite durant les derniers siècles du Moyen Âge pour jauger son impact.

La dernière partie de l'ouvrage s'attache à cerner la réception par les fidèles de ce message qui remonte peut-être, en fin de compte, à la *laus perennis* de la tradition monastique. Ici encore, une subtile analyse des résultats de sondages convergents supplée élégamment à une approche quantitative qui aurait nécessité la mise en œuvre de moyens statistiques disproportionnés. Pratique largement partagée à tous les niveaux de la société médiévale, l'offrande d'un cierge au cours d'une célébration ou tout simplement à l'appui d'une prière spontanée est encouragée par le clergé comme l'atteste, entre autres, l'enquête effectuée par l'auteur dans quelques sources hagiographiques. Loin d'y apparaître comme un acte de piété naïve, ce geste dévotion est porté au crédit de « personnalités rompues aux exercices de l'oraison ». À l'appui des récits de miracles retenus ici comme exemples par l'auteur, signalons le motif de *lucernis accensis* (« les cierges allumés »), récurrent dans l'hagiographie bretonne, La manière dont l'archevêque de Dol Baudri de Bourgueil († 1130) met celui-ci en œuvre dans sa réfection de la *Vita* de saint Samson est édifiante. D'un signe de croix, le saint a allumé tous les cierges de l'oratoire afin que le lecteur puisse célébrer l'office nocturne. En apprenant ce miracle par les sermons des moines, « *les indigènes confluaient comme vers la ruche d'où coule le miel et ils préféreraient se restaurer avec les rayons du miel des abeilles raisonneuses* » (trad. A. Le Hüérou). Voilà un récit qui illustre le parti que pourraient dorénavant tirer les chercheurs des grilles d'analyse proposées ici par l'auteur. Support de piété, les luminaires font aussi couramment fonction d'*ex voto* pour les fidèles redevables aux saints intercesseurs d'« une fière chandelle » pour reprendre le titre de l'article pionnier de M. Hélin paru dès 1970. L'opinion mesurée d'un universitaire du ^{xiv}^e siècle comme Jean Gerson qui admet l'offrande d'un cierge à la mesure du donateur si l'intention est droite vaut d'être relevée. Dans le contexte de ces

derniers siècles du Moyen Âge où l'on s'efforçait de bénéficier du plus grand nombre possible de suffrages *post mortem*, les luminaires constituent des marqueurs parmi d'autres de distinction sociale dans la mort et attestent sans doute du souci plus ou moins explicite de sortir de l'anonymat. On peut toutefois se demander s'il est pertinent d'interpréter la coutume du *proella* (spécifique à Ouessant et évoquée ici d'après *La légende de la mort* d'A. Le Braz) comme une « résonance tardive » du symbolisme de la pratique du cierge allumé sur la tombe. Il est probablement plus séduisant de voir dans cette croix fabriquée pour figurer le disparu en mer avec deux bouts de cire bénits à la Chandeleur une christianisation des effigies de cire attestées dans d'autres pratiques plus équivoques. Au reste, comme le rappelle justement l'auteur, « à la différence des cierges votifs, la croix de cire n'était pas consumée ». Quand aux deux chandelles allumées, elles n'entouraient pas le *proella*, comme on pourrait ici le comprendre, mais, si l'on se fie à la description d'A. Le Braz, posées sur les bancs, elles faisaient partie, au même titre que l'assiette contenant de l'eau bénite et une branche de buis, du décor de toute veillée funèbre...

Puissent ces notes de lecture en forme de compte rendu donner aux lecteurs des *ABPO* un aperçu de l'intérêt et du profit qu'ils pourront tirer de cet ouvrage. Les perspectives innovantes de celui-ci devraient donner envie à certains de rouvrir à nouveaux frais des dossiers dont l'étude ne manquerait pas d'introduire « d'importantes nuances géographiques et chronologiques dans ce tableau brossé à grand traits ». Tel est le vœu émis par C. Vincent à la fin de son introduction. On ne peut que le partager.

Bernard MERDRIGNAC

GUINARD, Claude, et MAZZOLI-GUINARD, Christine (dir.), *Élevage d'hier, élevage d'aujourd'hui. Mélanges d'éthnozootechnie offerts à Bernard Denis*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection « Histoire », 2004, 445 pages, 29 €.

Ses collègues ont offert, à l'occasion du départ en retraite de Bernard Denis, docteur vétérinaire et professeur de zootechnie à l'école vétérinaire de Nantes, un volume de *Mélanges* selon une pratique habituelle chez les littéraires, en particulier les historiens, mais insolite ailleurs. Sa publication par les PUR dans la collection « Histoire » s'explique par l'importance de l'histoire au sein de ces 23 communications; leurs auteurs appartiennent à des horizons scientifiques divers mais ont pratiqué une interdisciplinarité exemplaire au service de l'éthnozootechnie. Le mot zootechnie apparaît en 1844, dans un cours d'agriculture, pour désigner l'exploitation des animaux domestiques; mais les premières écoles vétérinaires créées en France remontent au XVIII^e siècle, sous l'impulsion de « l'Écuyer » Bourgelat, à Lyon en 1761, à Alfort en 1765. L'éthnozootechnie, ou zootechnie traditionnelle, est définie comme l'étude des interactions qui se jouent entre les hommes, les animaux domestiques et le milieu; elle s'intéresse donc aux aspects traditionnels de l'élevage et à la connaissance générale des animaux domestiques. La première partie est intitulée « La zootechnie dans l'histoire »; dans la deuxième « Les races animales : évolution d'un concept » plusieurs contributions font une large place à l'histoire et dans la troisième, « Interrogations contemporaines », les thèmes, inscrits dans le présent et l'avenir, sont souvent éclairés par le passé.